

De quelle liberté semble-t-il possible d'évoquer, quand la nomination même de ce concept, ne saurait nous renvoyer qu'aux phases premières d'une jouissance absolue, celle de l'infans, confronté au désir désirant de la mère. Mais il ne peut être aussi nié l'importance de ce qui fait revendication, quant à ce que les Grecs anciens nommaient la liberté politique, la liberté du citoyen. Les contraintes, physiques, économiques, financières et morales sur les peuples asservis par des dictateurs ou des systèmes totalitaires, n'en livrent pas moins leur lot d'ignominie à la face d'un monde marqué, par l'aspiration à la liberté humaine, au respects des dites valeurs humaines. Malgré les écorchures plus ou moins dramatiques de l'histoire, quant à l'instauration d'un concept de liberté, instauré, nommé comme appartenant à un patrimoine universel, la dite liberté ne s'en fini pas de s'aspirer du tourbillon de l'aspiration, de la revendication, d'un idéal. De cet idéal, quitte à croiser l'idéal du moi, s'en instaure de valeurs quasi rédemptrices, et espérées comme refondatrices de ce qui serait une nature humaine pervertie à mener sur un nouveau «chemin de Damas», d'un éternel, «l'année prochaine à Jérusalem». La liberté fait mythe du paradis perdu ou à se construire en libérant l'individu d'une perversion d'instinct animal ou sociétal primitif, au sens d'un non respect de la dignité humaine. La liberté se pose comme l'aspiration ultime à un changement, comme la récompense offerte ou consentie pour ceux qui ferraient chemin d'une libération. La liberté répond à l'enfermement à la limitation et au déni d'une égalité entre les individus. Cette réponse instaurée, souvent de hautes luttés et de sacrifices, cherchent à faire coïncider dans le réel sociétal, ce qui serait d'une aspiration, d'une représentation imaginaire et fantasmée, à l'unicité entre les individus. La liberté des peuples, fait langage d'une modélisation d'une nouvelle «donne» dans la nature même des liens et des relations entre les individus et les structures qui les organisent. La liberté, semble alors venir en réponse compensatrice, comme concept général et universel, aux sous ensembles, des diverses libertés qui peuvent subir des restrictions ou des interdits (liberté de parole, liberté d'association, liberté d'accès au savoir, à l'information, liberté entre homme et femmes, liberté politique, religieuses, etc.). L'histoire nous présentent toutes ces révoltes de ces divers opprimés contre leur maîtres, leurs envahisseurs, leur tyran, leur despote ; la liberté fait nomination d'un espace de confrontation, voire de violence entre deux parties antinomiques. Avec la victoire d'un camp et la défaite de l'autre, c'est l'instauration de ce qui faisait carence ou absence, en terme de droits, de pouvoirs, de dignités humaine (comme l'égalité homme-femme, comme l'intégration des particularités ou spécificités). La liberté, quelle soit absente ou conquise va se nommer, va s'instaurer du langage. Elle devient alors existante, non plus seulement pas la matérialisation d'une nouvelle réglementation, d'un nouveau statut, d'une nouvelle loi, mais bien de ce qui fait trait à une valeur qui transcenderait, et l'homme et la société. Victorieuse ou martyrisée, la liberté est faite existante quand elle «s'affiche» au discours de l'homme.

Tout naturellement, la psychanalyse s'investit dans ce champ conceptuel, et ce même si l'entrée de Freud dans le discours générale sur la liberté ce fait par la rupture. Rupture quant à la toute puissance du moi et de la conscience, face aux pulsions, au refoulement, à l'inconscient. Mais Copernic et Darwin avaient déjà en leur temps sapé les fondements philosophiques d'une quiétude sur la pensée humaine qui se penserait sans moindre soucis. Les mises en évidences successives que furent les fondements psychiques de la sexualité infantile, des motions pulsionnelles, de la confrontation aux processus de refoulement qui condensait, déplaçait un conflit intra-psychique, fondé sur un trop en jouir, vers l'instauration d'une somme de symptômes, pâles reflets d'une vérité absente à tout langage, d'une vérité absente à toute identification manifeste. Que pouvait alors vouloir dire la liberté de l'hystérique tordue dans les affres d'un conflits libidinal, mais visiblement tordu de son corps et de son agitation mentale ? Que peut signifier la phobie d'un jeune enfant envers les chevaux, sinon l'absence d'une liberté, pas seulement celle qui l'entravait dans les conduites réductrices liées à la peur et à l'appréhension de toute rencontre fortuites, mais d'une non-liberté à ne pas se dire de la fonction phallique ? Les pulsions, comme ses avatars que sont la jouissance et le manque ne font que entraves à une liberté qui ne se décline pas du côté inverse du trou s'extrudant dans la conscience sous la dynamique des chaînes de signifiants. La liberté, par ce qu'elle appartient au registre du moi, ou plus précisément de sa partie consciente, ne s'en risque pas de régir, comme valeur universelle, le sujet parlêtre. Si le moi s'affecte des contingences extérieures au registre du sujet, et ce dans sa posture sociétale, la liberté de ce fait, ne se va à l'oindre que d'une liberté petite (mais si fondamentale dans le registre de la vie en société), et non de la «L»iberté, comme valeur transcendant, ce qui justement ne peut se transcender, l'inconscient.

L'économie psychique et sa fixation dans des défenses libidinales, échappe à toute maîtrise de ce sur quoi pourrait se porter la nature même de la liberté, la dimension de sujet. Nous savons trop, par l'expérience clinique, combien la qualité de sujet n'est pas intrinsèque à l'individu, mais bien le gradient d'une somme de conflits intra-psychiques qui s'animent à la rupture de ce qui fait Manque. En fait, l'assemblage du moi et de la liberté, ne peuvent que s'assembler en faille d'une plénitude d'une totalité psychique, à jamais impossible à cerner et à maîtriser. La psychanalyse ne fait pas obstacle à la liberté personnelle, mais c'est la liberté personnelle dans son caractère hallucinatoire qui est éclairée du discours et de l'expérience analytique. La psychanalyse ne rend pas l'analysant libre comme pouvant s'accéder à cet Eldorado fantasmatique, et corrélé de l'idéal du moi, qu'est la Liberté. L'expérience analytique de la libre association de parole, de l'interprétation, du transfert et par conséquent de ce qui est du désir et du langage, conforte le sujet en devenir de tel, à se se nommer de la liberté. De celle qui s'acquière, de celle qui se conserve, de celle qui se révèle à l'aune du sujet de l'inconscient. La liberté de la psychanalyse, c'est certainement d'avoir basculé la non liberté de l'assujetti infans, dans ce qui se continuait à faire symptôme. Si liberté, il y a, elle est de l'ordre d'une liberté du bien-dire, au côté d'une liberté politique, qui évacuerait, non plus seulement le tyran social, mais aussi le tyran domestique, qui sans porter de nom, sera, en analyse, de la nomination de jouissance.